

## LES AMIS DE JULES RENARD

L'association, fondée le 20 février 1999, a son siège social à la Mairie de Chitry-les-Mines.

Elle s'est donné pour but de promouvoir la connaissance de Jules Renard, sa vie, son entourage, son œuvre. Elle comprend une centaine de membres, répartis sur toute la France, ainsi qu'un Anglais et un Japonais. Elle est en lien avec un groupe de lecture de Bruxelles.

Au cours de ses onze années d'existence, l'association a réuni à Chitry de nombreux documents concernant l'écrivain. Elle a publié 12 volumes déployant de multiples facettes de sa personnalité et organisé, avec le concours local du Comité des fêtes, plusieurs expositions. L'équipe animatrice regroupe des Nivernais comme des Parisiens, leurs échanges sont riches, variés et toujours chaleureux. C'est un groupe ouvert à tous ceux qui en exprimeraient le désir. Pour tous renseignements : Elisabeth et Bruno Reyre, 01 46 02 00 29 ; courriel : amisjrenard@orange.fr ou brunorsc@orange.fr.

Pour ceux qui désirent se procurer l'un de nos volumes, leur prix est, pour les adhérents, de 11€ franco alors que le prix public est de 13€ franco.

Volume 1, 2000 : Jules Renard Causerie sur le théâtre

Volume 2, 2001 : Jules Renard, homme de lettres

Volume 3, 2002 : Jules Renard, un contemporain

Volume 4, 2003 : Jules Renard et le théâtre

Volume 5, 2004 : Jules Renard, correspondances inédites

Volume 6, 2005 : Jules Renard, le centenaire d'une élection

Volume 7, 2006 : Jules Renard vu par ses contemporains

Volume 8, 2007 : Jules Renard, débuts littéraires

Volume 9, 2008 : Jules Renard, Les structures de Poil de Carotte,

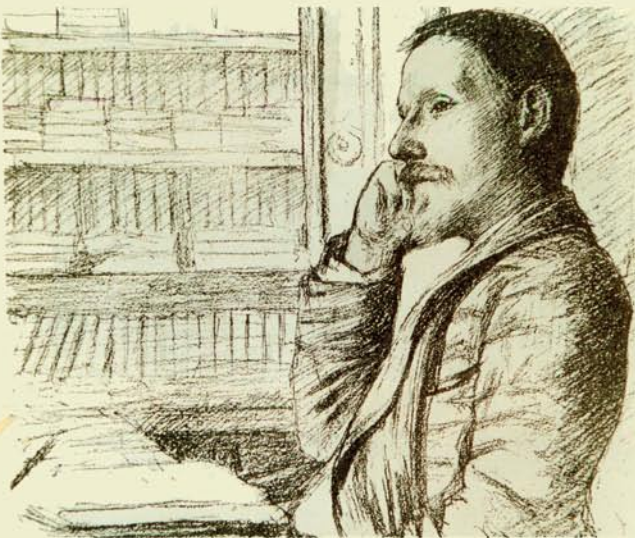
Volume 10, 2009 : Jules Renard, l'apôtre de Chitry

Volume 11, 2010 : Jules Renard, Cent ans après sa mort, hommages

Volume 12, 2010 : Jules Renard, l'Amour du pays, Chitry-les-Mines et Chaumot, lieux de mémoire

Chèques bancaires ou CCP à libeller à l'ordre de l'Association et à adresser à : Bruno Reyre, 45 quai Carnot, 92210 Saint-Cloud ou Denise Rosenstiehl, 3 avenue Saint-Jean, 58 800 Corbigny (bulletin à renvoyer avec votre versement).

De plus, vous pouvez vous procurer les trois numéros (n°s 109, 114 et 121) des Annales des Pays Nivernais, Jules Renard en Nivernais, présentés par les Amis de Jules Renard, illustrés et en couleurs, €10 franco le numéro en vous adressant à la Camosine, Résidence La Pagerie, rue du colonel Jeanpierre, 58 000 Nevers



## Jules Renard par lui-même (1)

[...] *Défions-nous des biographies des grands hommes morts, car celles des petits hommes qui vivent encore, et qui peuvent eux-mêmes donner des renseignements exacts, n'échappent pas toujours à l'erreur.*

*Récemment, l'Indépendance de Clamecy, à la fin d'un article fort aimable dont je remercie son auteur, me faisait naître à Chaumot. Hier, le Temps, le grave journal de Paris, me présentait à ses lecteurs comme un Nivernais de Nevers, où j'aurais passé toute mon enfance.*

*Je réclame, poliment, mais je réclame : il le faut. Le silence serait de l'ingratitude pour mon vrai village qui est Chitry-les-Mines, près de Corbigny.*

*Je ne prétends pas que j'y sois né, non, puisque mon acte de naissance, dûment légalisé, affirme que ce mince événement arriva à Châlons-sur-Mayenne<sup>1</sup> (je ne sais même pas où ça se trouve !), mais j'ai le droit de me dire enfant, enfant par le cœur, de Chitry-les-Mines, car c'est le pays de mon père qui fut un sage regretté<sup>2</sup>. C'est bien là que sont nées mes premières impressions, et c'est jusque-là, et ce n'est pas plus loin, que remontent mes plus vieux souvenirs d'âge tendre [...]*  
(Echo de Clamecy, 7 mars 1903)

*Tout petit, je passais pour une mauvaise tête*  
(Journal, 6/02/95)

*Je me souviens que, ce soir-là, je n'avais pas vu mon village depuis longtemps ; je me promenais dans ses rues courtes qui me paraissaient autrefois embrouillées, et je trouvais ses maisons si basses qu'elles me faisaient de la peine. Brusquement, j'aperçus, devant une porte, un petit gars, en robe, debout près d'une chaise et pas plus haut qu'elle.*

*Il criait : « Encore ! encore ! »*

*Une vieille femme sortait de la maison et apportait, au creux d'une écumoire, deux ou trois haricots rouges, fumants, qu'elle laissait sur la paille de la chaise.*

<sup>1</sup> En réalité Châlons-du-Maine

<sup>2</sup> François Renard (1824-1897), conducteur de travaux pour la compagnie des Chemins de fer français, appartenait à une famille très ancienne de Chitry. Son aïeul le plus anciennement connu était Jean-Côme Renard (1650-1719).

Le petit gars prenait ses haricots avec ses doigts bosselés, se brûlait, soufflait, avalait et criait : « Encore ! encore ! » Me voyant arrêté, il se sépara de la chaise, vint jusqu'à moi, me prit la main et me suivit. Je ne le reconnaissais pas trait par trait, mais il était déjà de ma couleur.

Plus loin, j'aperçus un enfant de chœur qui marchait derrière monsieur le curé, vers un reposoir. Il portait, à son ventre, une corbeille pleine de bleuets, de coquelicots et d'églantines. Il en jetait des poignées à droite et à gauche. Il en jetait mal ou il en jetait trop, car le maître d'école lui appliqua si bien sur sa tête nue un énorme livre de messe que l'enfant s'agenouilla du coup et se tint sage.

Mais à ma vue, il se releva, quitta la procession et me prit l'autre main. Plus loin, collé au mur, un troisième enfant pleurait, non parce que sa grand-mère venait de mourir, mais parce qu'on lui répétait : « Comment ! ta grand-mère est morte et tu ne pleures pas ! » Plus loin, un quatrième, presque un jeune homme, causait avec la grosse Berthe et ne se doutait pas que la maman de Berthe les entendait de sa croisée et préparait des gifles. Comme les précédents, ces deux fantômes, vite reconnus, se détachèrent, l'un de son mur, l'autre de sa bonne amie, pour me suivre.

Je me garde d'exagérer et de dire que tout le village en était peuplé, que chacun de mes pas dérangeait une vision lointaine de moi-même, et que bientôt leur foule gêna ma promenade.

Non, ce fut intense, mais rapide. Aucune de mes images antérieures n'eut la force de m'accompagner hors du village. A l'air libre, elles s'évanouirent. Le petit gars aux haricots m'abandonna le dernier.

Resté seul, sûr qu'avec un peu d'imagination je retrouverais le lendemain, toujours, aux mêmes endroits et à mon gré, cette famille d'ombres, j'écoutais s'éteindre en moi le bruit d'un cœur ému et je me disais : « Trois ou quatre maisons, juste ce qu'il faut de terre et d'eau à des arbres, de pâles souvenirs d'enfance dociles à notre appel, comme c'est quelque chose de

simple, la patrie ! Et puisque tous les hommes peuvent en avoir une pareille sans plus de frais, pourquoi font-ils tant d'histoires ? »

(*Bucoliques*, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, Gallimard, 1971, Œuvres, tome 2, p. 301)

Jamais personne ne m'empêchera d'être ému quand je regarde un champ, quand je marche jusqu'aux genoux dans une avoine qui se redresse derrière moi. Quelle pensée est aussi fine que ce brin d'herbe ?

Je me moque de la grande patrie : la petite toujours m'impressionne jusqu'aux larmes. L'empereur allemand ne m'ôterait pas ce brin d'herbe.

(Journal 11 juillet 1898)

L'idée de patrie est une idée de ville.

La petite patrie, c'est la grande, c'est l'unique. (Journal 15 août 1898)

A sa sœur, le 6 juin 1881 : ... Chitry fut éblouissant, hier. Il était animé de je ne sais quel souffle, ce cher pays. Tout le jour, il fut doré ; tout le soir, il fut illuminé, toujours radieux. Tu connais d'ailleurs cette fête.

Mais, de toutes ces maisons féeriquement éclairées, la plus belle, la plus frappante était la nôtre...

Si attaché que soit Jules Renard à « la vieille maison » de son enfance, à l'âge de 8 ans, comme son frère Maurice, il est mis en pension à Nevers chez M. Rigal, fréquente le lycée jusqu'à son premier baccalauréat qu'il obtient en octobre 1881, puis est envoyé à Paris, pour préparer la seconde partie du baccalauréat et le concours de l'École Normale Supérieure. Mais l'art de la dissertation le rebute, il ne se sent pas fait pour la philosophie, il obtiendra son diplôme de bachelier (juillet 1883) mais il ne s'engagera pas dans la voie du professorat.

Le 13 janvier 1883, il écrit une longue lettre, très confiante, à son père :

[...] Ah ! Monsieur Rigal ! Monsieur Rigal ! Je voudrais bien savoir de quel droit un esprit trace ainsi à un autre la route qu'il doit suivre [...] J'ai retourné l'idée dans tous les sens [...] avec le sérieux dont je dispose [...] je ne suis pas fait pour ce rôle [...] Tu as l'esprit

trop large pour ne pas admettre tout ce que je viens de te dire [...] il m'est difficile de montrer plus de franchise, et je sais qu'avec toi c'est un grand point [...] Fais-moi part de ta conclusion. Je te connais trop pour craindre qu'elle soit le barrage de la mienne [...]

Nous voici loin de la description d'un père lointain et indifférent, tel qu'il sera décrit dans *Poil de Carotte*. Dès à présent, nous comprenons l'écart qu'il y a entre la réalité vécue et la façon dont elle servira de base au récit littéraire : Jules Renard ne s'est jamais entendu avec sa mère, il n'appréciait pas les méthodes éducatives de son temps, c'est un fait certain attesté par ce qu'il en dit dans son *Journal* et dans sa *Conférence sur le théâtre* (Nevers, octobre 1903), mais il n'a jamais été un enfant martyr, il aimait Chitry, il aimait la maison de son enfance, il était aimé de sa sœur, il parlait à cœur ouvert à son père. Homme de lettres il voulait être, homme de lettres il restera jusqu'au terme de sa vie. Après quelques années de galère entrecoupées d'une année de service militaire, survivant grâce à l'aide de son père, de sa sœur, de petits boulots variés sans aucun intérêt, de quelques articles rarement rétribués.

Il [son père] arrivait, montait mes six étages, et tout de suite c'étaient d'interminables discussions politiques ; et chose bizarre, dans le pauvre cabinet de travail aux murs couverts de petits riens... c'était lui, c'étaient ses soixante ans qui parlaient à mes vingt ans de société, de république, d'humanité, c'était le père qui cherchait à éclairer, avec toute la lumière qu'il croyait contenue dans ses grands mots, à réchauffer le fils, petit jeune homme déjà sceptique et embêté [...] (J. 1<sup>er</sup> nov. 1887)

Il se marie en 1888 avec une toute jeune fille de 16 ans, Marie Morneau, qu'il appellera Marinette, Marinon ou parfois Gloriette, qui lui assurera une certaine aisance, un logement parisien, au 44 de la rue du Rocher.

En 1889 et 1892, deux enfants naîtront dans un foyer totalement différent de celui de la famille Lepic.

En 1889, c'est aussi la naissance du *Mercur de France*, dont il sera le principal actionnaire ; il pourra dès lors faire paraître ses écrits jusque-là dispersés dans de nombreux périodiques plus ou moins éphémères. C'est dans les salles de rédaction de ces périodiques qu'il se fait de nombreux amis.

L'histoire de sa vie est dès lors entièrement liée à l'évolution de son cheminement littéraire et aux rencontres qui marqueront sa vie. Son écriture passera rapidement de la versification - trop réductrice à ses yeux - à la prose, mais une prose empreinte de poésie, dont la vivacité du style et le mordant de son esprit retiennent l'attention. Après *les Roses*, petite brochure regroupant ses premiers poèmes (1886), *Crime de Village* (1888), son talent s'épanouit avec *Sourires Pincés* (1890) et *l'Écornifleur* (1892), *Coquecigrues, la Lanterne sourde* (1893), *Poil de Carotte* (1894).

Les portes s'ouvrent, celles d'Alphonse Daudet, d'Edmond de Goncourt... Il devient titulaire, puis sociétaire de la Société des Gens de Lettres (fév. et mai 1894)

La politique, il ne s'y intéressera vraiment qu'au moment de l'Affaire Dreyfus et de la condamnation de Zola qui, le 23 février 1898 lui fera écrire l'une des pages les plus vibrantes de son *Journal* :

*Zola est condamné à un an de prison et mille francs d'amende, et moi je déclare : Que je suis écœuré à plein cœur, à cœur débordant, par la condamnation d'Emile Zola... Que fier de lire dans leur texte les Français, Racine, La Bruyère, La Fontaine, Michelet et Victor Hugo, j'ai honte d'être sujet de Méline. Et je jure que Zola est innocent. Et je déclare : Que je n'ai pas de respect pour nos chefs d'armée qu'une longue paix a rendus fiers d'être soldats...*

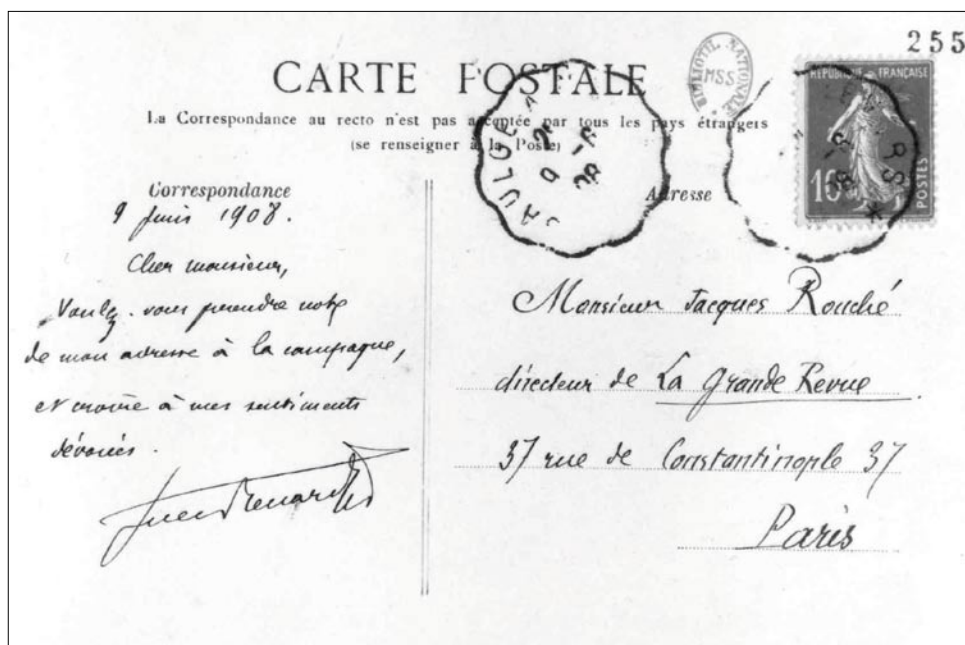
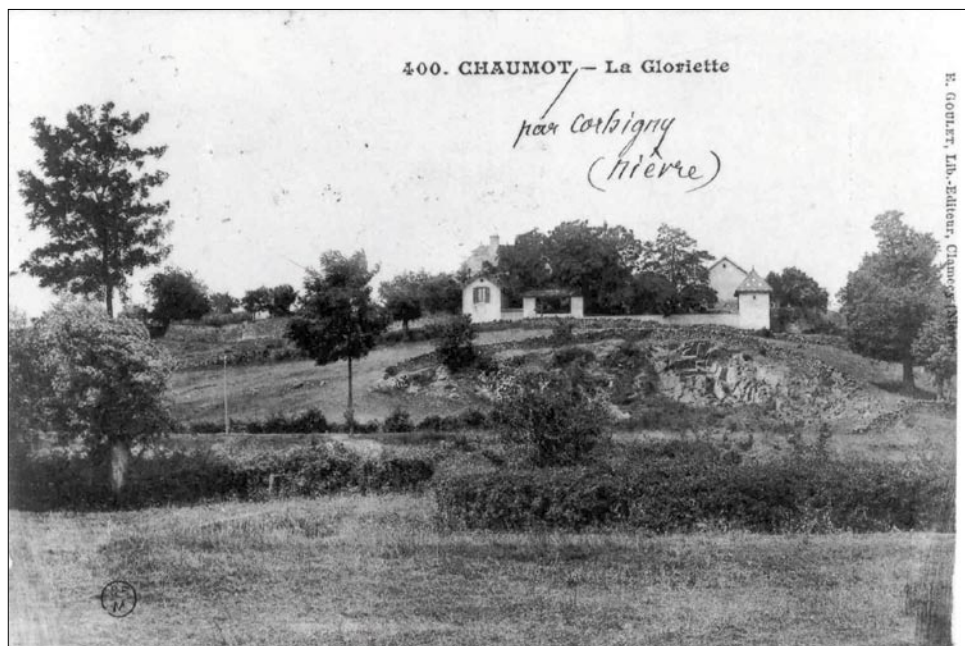
*... Que je me sens un goût subit et passionné pour les barricades...*

*... à partir de ce soir je tiens à la République, qui m'inspire un respect, une tendresse que je ne me connaissais pas. Je déclare que le mot Justice est le plus beau de la langue des hommes, et qu'il faut pleurer si les hommes ne le comprennent plus...*

*... Et je déclare que je ne dis pas : « Ah ! si je n'avais pas une femme et des enfants !... » Mais je dis : « C'est parce que j'ai une femme et des enfants, c'est parce que j'ai été un homme quand ça ne me coûtait rien, qu'il faut que j'en sois un quand ça peut me coûter tout ! »...*

Effectivement, tous ceux qui se sont engagés dans cette protestation en faveur de Zola et de Dreyfus ont vu des portes se fermer : pendant quelque temps, plus d'articles acceptés par certains périodiques pour les uns, banques hostiles aux frères Natanson qui dirigeaient depuis 1891 la remarquable *Revue Blanche* qui s'éteindra en 1903. Différentes revues, telles *l'Ermitage* et *les Marges*, entre autres, accueilleront cette équipe d'écrivains et journalistes, avant la création fin 1909 de la *Nrf* où l'on retrouvera de nombreux habitués de la *Revue Blanche*.

■ (à suivre)





**JULES RENARD &  
FRANÇOIS POMPON :  
UNE IDENTITE DE VUES ?**

Jules Renard est né à Chalons-du-Maine (Mayenne) le 22 février 1864; il est décédé le 22 mai 1910 à Paris. François Pompon vit le jour à Saulieu le 9 mai 1855 et meurt à Paris le 6 mai 1933 (voir VdM n° 31, printemps 2009, pages 36 à 43). Que peuvent donc avoir en commun l'écrivain et le sculpteur ?

Comme François Pompon, Jules Renard vécut une existence précaire à Paris car ses débuts en littérature furent lents et difficiles. Il essuya bien des échecs, se heurta à des refus nombreux et commença par publier à compte d'auteur. Peu avant de mourir, il avait écrit dans son Journal: «*Moi et toi, cochon, nous ne serons estimés qu'après notre mort*» et il avait confié, sous forme de boutade: «*Je vois très bien mon buste à Chitry, avec cette inscription: «A Jules Renard, ses compatriotes indifférents»*». François Pompon attendit lui aussi longtemps la reconnaissance de ses concitoyens sédélociens.

Malgré des parcours différents, que de similitudes pourtant chez ces deux Bourguignons dans leur façon respective d'appréhender le monde extérieur. En effet, comme Jules Renard, François Pompon aurait pu dire: «*Je regarde et laisse les choses me toucher les yeux*». A la question de Sarah Bernhardt lui demandant un jour ce qu'il faisait, Jules Renard lui répondit: «*Oh, très peu de chose. De petits riens, des histoires naturelles, des bêtes.*» Rappelons que dès 1898 François Pompon travailla pour Sarah Bernhardt. Pour ses «bêtes», Jules Renard lui aussi fréquenta assidûment le Jardin des Plantes. Y croisa-t-il François Pompon?

Les Histoires naturelles de Jules Renard, fuyant l'éloquence qui veut convaincre, sont essentiellement expression d'émotion. L'auteur déteste l'emphase. François Pompon aussi. Comme le sculpteur, l'écrivain n'a cessé de chercher la note juste pour atteindre à la vérité des êtres, avec pudeur et tendresse, humour et poésie. Mettons en parallèle quelques exemples choisis (à gauche la pensée de Jules Renard, à droite la sculpture de François Pompon).

- « Un bison tout sculpté, excepté les mâchoires qui remuent »  
..... > BISON, 1907
- « Même à terre, la cigogne semble perchée »  
..... > CIGOGNE, 1925-1926
- « Le cochon avec sa casquette toujours sur les yeux »  
..... > GORET, 1925
- « Le condor en prière »  
..... > CONDOR, 1923
- « Le coq du clocher fait trois petits tours et reste »  
..... > COQ DE GIROUETTE, 1908-1932
- « Le corbeau: il revient de l'enterrement »  
..... > CORBEAU, 1928
- « Les beaux cygnes vêtus de leur seule neige »  
..... > CYGNE, 1919-1933
- « Les dindes noires comme les petites filles qui vont en classe, encapuchonnées »  
..... > DINDE, 1923
- « L'escargot promène son petit chignon »  
..... > ESCARGOT, 1923
- « La girafe porte-drapeau »  
..... > GIRAFE, 1906-1929
- « Le marabout: un Anatole France en jaquette »  
..... > MARABOUT, 1921
- « Les oies ont un petit oreiller au derrière »  
..... > OIE, 1908-1931
- « La panthère grogne et cherche à agacer le mâle »  
..... > PANTHÈRE NOIRE, 1925
- « Le pélican qui porte son bec dans son tablier »  
..... > PÉLICAN, 1913-1924
- « Les perdrix se sauvent comme si elles étaient prises en faute »  
..... > PERDREAU ROUGE, 1924-1931
- « Le poulet sur ses allumettes »  
..... > COQ DÉPLUMÉ COURANT, 1910
- « Le taureau et sa belle tête de tribun populaire »  
..... > GRAND TAUREAU, 1933
- « La truie et ses mamelles bien rangées comme des petits pots »  
..... > TRUIE, 1918
- « La vache; le pis plein, elle attend à la barrière »  
..... > FLEUR D'AMOUR, 1927





N'est-ce pas troublant? A tout le moins, si bien observé. Un journaliste lança un jour: «*Vous êtes un artiste japonais*»; à quoi Jules Renard répliqua: «*Merci, j'accepte. C'est exact*». Le compliment aurait pu s'adresser aussi à François Pompon. Léon Guichard, en parlant des Histoires naturelles, avoua: «*Evidemment, elles ne servent à rien, qu'à notre plaisir*». C'est peu et c'est beaucoup. C'est même l'essentiel. On eût pu dire autant des «*petites bêtes*» de François Pompon. Car chez les admirateurs de Jules Renard comme chez ceux de François Pompon (et ce sont souvent les mêmes), le plaisir de lire rejoint le plaisir de voir. Cette expression de l'artiste et de l'écrivain s'avère plus qu'utile: leur vision du monde, projection de leur propre sensibilité, demeure tout à fait nécessaire. Deux personnalités majeures. ■

